

DU MÊME AUTEUR

Eux sur la photo, 2011 ; Arléa-Poche n° 201, 2013

Prix René-Fallet, 2012

Coup de cœur des lycéens de Monaco, 2012

Prix du Premier Roman de l'université d'Artois, 2012

Prix de l'Office central des bibliothèques, 2012

La Part du feu, 2013 ; Arléa-Poche n° 216, 2015

Prix littéraire des lycéens d'Île-de-France, 2014

Portrait d'après blessure, 2014 ; Arléa-Poche n° 232, 2017

Prix Culture et Bibliothèques pour tous, 2015

Prix Erckmann-Chatrian, 2015

L'Odeur de la forêt, 2016 ; Arléa-Poche n° 238, 2018

Un vertige, 2017 ; Folio n° 6736, 2020

L'eau qui dort, 2018 ; Arléa-Poche n° 258, 2020

Armen, L'Exil et l'écriture, 2020 ; Arléa-Poche n° 265, 2021

Hélène Gestern

555

roman

arléa

16, rue de l'Odéon, 75006 Paris

www.arlea.fr

Collection "1^{er} mille"
– Dirigée par Catherine Guillebaud –

Pour Cristina

EAN 9782363082848
Arléa © janvier 2022

Grégoire Coblence, 1

Le velours vert forêt s'est décollé dans un bruit de déchirure. Il était fendu en son centre, râpé jusqu'à la trame. Avant de le soulever, j'avais dû ôter un par un les clous qui le retenaient, si vieux que leur tête s'effritait sous la tenaille. Puis j'avais poursuivi la découpe avec un bistouri de chirurgien, prenant garde de ne pas entailler les rebords auxquels l'étoffe était fixée.

Le tissu, en s'écartant, avait libéré une odeur douce et poussiéreuse. Première surprise : le bois du fond de l'étui était en excellent état. Il était formé d'une mince planche de chêne aux veines puissantes – d'ordinaire, on les choisissait plutôt en sapin – vierge de moisissure et de vermoulures. Deuxième surprise : un fascicule cartonné, plié en deux, gisait sous la doublure.

J'ai scruté l'ensemble avec attention. Cet étui avait au moins cent ans. C'était une caisse de bois aux angles marqués, sans les rembourrages sophistiqués et les formes arrondies des étuis contemporains. Il

était tapissé en son fond et sur ses bords d'une épaisse couche de velours aujourd'hui mangée aux mites. Le frottement du textile, pendant des décennies, avait déteint sur les fibres, dessinant, comme par décalcomanie, le contour du violoncelle qu'il avait abrité.

J'ai d'abord ôté le cahier, en prenant mille précautions. Puis scruté le fond. Passer la main à l'emplacement où se trouvait le cahier m'a révélé l'existence d'une légère dénivellation : une sorte de logement, pas plus de deux centimètres d'épaisseur, ménagé dans le plancher de l'étui. Il avait été creusé avec tant de soin qu'il était invisible à l'œil nu. Sans une légère différence de coloration sur ses rebords, je ne l'aurais peut-être pas remarqué.

Au milieu des lambeaux du tissu, on pouvait voir les restes d'une ancienne fermeture à glissière. C'est par là qu'on avait dû, en son temps, glisser le cahier.

J'aurais pu, et certainement dû, m'arrêter là. Poncer, aspirer, nettoyer et garnir l'étui avec un revêtement neuf. Mais il y avait ce cahier, surgi du ventre de l'instrument et la curiosité qu'il m'inspirait. Le dispositif qui l'avait hébergé m'intriguait tout autant : si je remplaçais les pages là où je les avais trouvées, la nouvelle doublure les rendrait inaccessibles.

Après tout, je ne risquais rien à jeter un coup d'œil à ce fascicule gris avant de le rendre à son propriétaire.

Ce qu'on avait inséré, fourré devrais-je dire, vu la pliure médiane, était une mince brochure de quatre pages, protégée par une couverture cartonnée. Le

vert du tissu n'avait pas déteint sur elle. Mais le carton était fané, presque friable. Quand je l'ai déplié, des grains de poussière ont dansé dans le soleil.

J'ai reconnu immédiatement les lignes qui réglaient les pages et les notes qui s'accrochaient en zigzag. C'était une partition.

Il n'est pas rare qu'on trouve des objets dans les étuis des instruments, surtout quand les doublures sont anciennes : une clé, un ticket de métro, une vieille photo. Et même une fois, un deuxième téléphone dans un rembourrage, celui d'un mari ou d'une femme infidèle, avais-je supposé. Mais en général, ils sont coincés, tombés dans un pli ou glissés dans une poche *ad hoc*, pas dissimulés dans le coffrage.

La partition était manuscrite.

Le propriétaire de l'instrument savait-il qu'elle se trouvait là ? À qui appartenait ce violoncelle, au fait ? Pas d'étiquette ni d'initiales dans l'étui : il faudrait que je pose la question à Giancarlo.

J'ai posé le cahier dans un coin et j'ai continué le dépeçage du tissu, en m'attaquant cette fois au couvercle. Il était orné d'une pièce de marqueterie de toute beauté, incrusté de nacre et de palissandre : ses arêtes étaient bordées de motifs en laiton et en cuir repoussé. À l'intérieur, malgré son état d'usure, le velours était solidement fixé : de la belle ouvrage. Il m'a fallu plus de deux heures pour en venir à bout.

Quand j'ai relevé les yeux, il était midi et demi. Je me suis interrompu et j'ai passé mes mains pleines

de bouloches vertes sous l'eau savonneuse. Dans une autre vie, c'est l'heure où j'aurais regardé mon téléphone, pour voir si par hasard Flo ne m'avait pas laissé un message. Mais cela fait longtemps que je me suis interdit ce geste. Parce que continuer à espérer quelque chose qui n'arrivera plus est la meilleure manière de se rendre fou.

Giancarlo Albizon, 1

J'ai entendu Grégoire toquer au carreau. Presque une heure moins le quart. Vu mon retard, j'avais pensé sauter le déjeuner. Mais mon ami a toqué une deuxième fois. Il tenait à la main un cahier gris qu'il a désigné de l'index. Je lui ai fait signe que j'arrivais.

J'ai attrapé mon manteau et mes gants sur la patère. Il fait un froid de canard cette année. Malgré les mitaines et la chaudière de l'atelier qui tourne à plein régime, le bout de mes doigts est engourdi, attaqué par les crevasses.

Arrivés à la brasserie, Grégoire et moi, nous nous sommes installés à « notre » table. Les odeurs qui montaient de la cuisine nous chatouillaient les narines; le brouhaha et la chaleur faisaient du bien. Paulette nous a proposé le plat du jour, une fricassée de poulet. Va pour la fricassée. Son restaurant, succulent et pas cher, sert de cantine à une partie du quartier.

Grégoire avait posé sur la table un cahier poussiéreux.

– Regarde.

J’ai sorti mes lunettes, feuilleté le document. C’était une partition. Elle n’avait pas l’air neuve. J’ai déchiffré les premières mesures. Une sonate. Pour clavecin, *per gravicembalo*, c’était écrit en haut à gauche.

– D’où tu sors ça ?

– De l’étui à violoncelle, celui avec la doublure verte. Il est à qui ? a demandé Grégoire.

– À Marin Le Guern. La partition était dedans ?

– Oui, mais cachée sous la doublure. Si je n’avais pas été obligé de la défaire, je ne l’aurais jamais remarquée.

Je n’écoutais Grégoire que d’une oreille. Les musiciens fourrent n’importe quoi dans les étuis de leurs instruments, alors pourquoi pas une partition ? C’était même assez logique. Les crampes de faim, réveillées par les odeurs de steak-frites à la table voisine, me rendaient impatient et nerveux. Mais aussi – mais surtout – le coup de fil de Budzynski reçu quelques heures plus tôt.

Quand Paulette est arrivée avec les assiettes, j’ai repoussé le cahier sur le bord de la table. Devant notre plat de poulet-champignons, Grégoire et moi avons récapitulé les affaires courantes : les commandes du mois, un fournisseur de bois slovène dont un confrère m’avait montré les échantillons, un orchestre et un théâtre en retard de paiement, les charges sociales qui n’arrêtent pas d’augmenter.

À vrai dire, c’est surtout moi qui ai parlé. Grégoire n’a jamais été bavard, mais depuis le départ de Flo, ça

ne s’est pas arrangé. L’an dernier, il m’a fait peur, avec ses kilos en moins et sa tête de déterré. Mais depuis un moment, on dirait que ça va mieux.

C’est lui qui a remis la question de la partition sur le tapis, quand les cafés sont arrivés.

– Je me demande comment elle a atterri là. Elle doit avoir de la valeur...

J’ai poussé la tasse, chassé les miettes de pain, repris les feuilletés. La partition était écrite à la plume, d’une écriture ronde, sans fioritures ni surcharges. Il s’agissait certainement d’une copie, parfaitement lisible. Sur la première portée : « Sonata del Sig^r D.S. » Elle datait de quoi ? XVII^e, XVIII^e siècle ? Grégoire avait raison, c’était peut-être une rareté. Mais si le document était précieux, pourquoi Le Guern l’avait-il laissé traîner là ? Est-ce que lui-même ignorait sa présence à cet endroit ? Je me suis rappelé le moment où il m’avait apporté ce bel étui de bois, aux formes carrées, si vieillot, si inhabituelles. Ce n’était pas celui dans lequel il transportait son violoncelle, d’ordinaire. Il m’avait dit quelque chose à son propos, mais impossible de me souvenir quoi, sinon que ça avait à voir avec l’achat de l’instrument. Je connais bien ce violoncelle : un beau Villaume de 1857, qui a eu le temps de passer entre pas mal de mains depuis cent cinquante ans. Mais cela ne signifiait pas que l’étui ait été le sien depuis le début.

Et une partition pour clavecin cachée dans un étui pour instrument à cordes, ça ne tombe pas sous le sens, non plus.

Marin Le Guern nous faisait-il passer un vilain test, comme ceux qui laissent traîner de l'argent sous le nez de leur femme de ménage? Ça m'aurait étonné de lui, mais allez savoir comment sont les gens... Peut-être qu'il valait mieux remettre le cahier dans la doublure sans rien dire. Je suis luthier, moi, pas musicologue. Et j'ai assez de soucis comme ça pour le moment.

Grégoire, à qui j'avais fait part de mes réflexions, avait l'air de plus en plus pensif.

– Tu n'as pas envie de savoir à quoi elle ressemble?

– Quoi donc?

– La sonate.

À vrai dire, non. Dans trois jours, je recevrais le violon de Pierre Zamacoïs pour sa révision annuelle. Je me fichais comme d'une guigne de cette vieille pièce de musique surgie de nulle part. Elle n'était sans doute que l'œuvre obscure d'un amateur ou d'un compositeur inconnu. Des sonates comme celles-ci, on en avait écrit des milliers... Je reconnais que je suis partial. Je n'aime guère le clavecin, avec ses cordes pincées et sa sonorité aigrelette. Je lui préfère, et de loin, la complexité du violoncelle, son amplitude et ses puissantes harmoniques.

Mais Grégoire, qui ne déchiffre pas la musique, doit s'imaginer qu'on a mis la main sur une pièce extraordinaire. Il est comme ça, mon associé : un rêveur, un inconditionnel qui voit toujours la musique plus belle qu'elle n'est. Il a demandé :

– Quand est-ce que ton client vient reprendre l'instrument?

– Lundi prochain.

– Tu crois que je pourrais essayer de faire la jouer la partition?

Je l'ai regardé, perplexe.

– Mais pourquoi faire? Et par qui?

– Je suis curieux. C'est peut-être une belle pièce.

– Tu te donnes bien du mal pour pas grand-chose.

Mets plutôt un disque.

L'intérêt de Grégoire pour ce cahier poussiéreux m'étonnait de plus en plus. Et soudain, j'ai fait le lien. Sonate, clavecin, Romain, Flo. Je m'étais trompé. Non, il n'en avait pas fini avec cette histoire. Il la poursuivait autrement, c'est tout. En même temps, il était si rare qu'il ait montré de l'intérêt pour quoi que ce soit ces derniers mois... Je m'en suis voulu de le décourager. J'ai demandé :

– Tu es sûr que c'est une bonne idée?

Il m'a regardé. Un regard doux, fatigué. Une fois de plus, je me suis senti coupable, me demandant dans quelle mesure j'étais comptable de sa douleur, moi qui n'avais rien fait pour empêcher ce qui était arrivé. C'était même tout le contraire. Mon ami a dit :

– Va savoir, on va peut-être tomber sur un chef-d'œuvre.

J'en doutais. Mais j'ai hoché la tête et nous avons demandé l'addition. Addition que je l'ai, assez lâchement, laissé régler.